

Beyond Belgium: Transnational Social and Cultural Entanglements, 1900-1925, workshop organisé à l'Université de Gand le 12 avril 2010 par Gita Deneckere (Ghent University), Daniel Laqua (Northumbria University, Newcastle) et Christophe Verbruggen (Ghent University)

Compte-rendu par Geneviève Warland

Ce workshop consacré à la rédaction d'une histoire transnationale de la Belgique entre 1900-1925 aux plans culturels et sociaux a permis de discuter une première version des contributions proposées. L'originalité de la démarche est double. D'un côté, l'analyse des sujets est réalisée à partir d'un point de vue non pas interne, limité au cadre national, mais externe, dans les relations entretenues par les divers acteurs, individus et institutions, avec l'étranger. De l'autre côté, les contributions sont écrites à quatre mains, par un historien belge et par un historien étranger, suscitant un croisement de regards sur les thématiques historiques envisagées ainsi que la mise en évidence de ce qui peut apparaître comme spécifiquement « belge ». Ces deux aspects visent un dépassement du « nationalisme méthodologique » dans lequel la recherche en sciences humaines et en histoire, en particulier, reste encore souvent enfermée.

Le découpage analytique retient les catégories suivantes. La première concerne les discours nationaux et transnationaux: W. Van Acker and G. Somsen, *A Tale of Two World Capitals: the Internationalisms of Pieter Eijkman and Paul Otlet*; H. Vandevoorde et M. Wörner, *About Bierstubben, cottages and Art Déco: regionalism and internationalism at the Belgian World Fairs*; G. Buelens et M. De Ridder, *Belgium: Neutral and disloyal*. La deuxième se rapporte aux 'particularités' belges étudiées à l'aune du transnational : M. Van Ginderachter et M. Kamphuis, *The transnational dimensions of Belgian and Dutch pillarisation*; V. Viaene et J. Pollard, *'Catholic Belgium': an international model and its limitations*; J. Tyssens et P. Mirala, *Transnational seculars: Belgium as an international forum of freethinkers and freemasons in the Belle Époque*. La troisième a trait à la recherche et à l'université comme phénomènes transnationaux: M. Mertens et G. Lachenal, *The history of Belgian tropical medicine from a cross-border perspective*; G. Warland et M. Middell, *'Pirenne and co': the internationalization of Belgian historical science (1880s-1920s)*; K. Wils et J.-C. Marcel, *Brussels sociology in a transnational perspective*. Finalement, la quatrième catégorie s'intéresse aux mouvements réformateurs transfrontaliers : C. Müller, *Social science into politics: transnational congress networks, international law and the role of Belgian scholars, 1850-1900*; J. Van Daele et T. Cayet, *French-Belgian connections in the transnational making of the International Association for Social Progress*; J. Carlier et M. Aerts, *Entangled feminisms: rethinking the history of the Belgian women's movement through Dutch inter-crossings*.

Parmi les objets d'étude mentionnés dans cette liste, certains présentent des contours que l'on pourrait qualifier de « nationaux ». Ces derniers ont été traités pour en faire ressortir les éventuels aspects transnationaux. Ainsi, la pilarisation caractéristique de la société belge en « mondes » idéologiques cloisonnés, longtemps considérée comme un phénomène typiquement belge, trouve sa source dans des phénomènes transnationaux : elle est liée aux conflits sur la séparation entre l'Eglise et l'Etat opposant les Catholiques et les Libéraux dans de nombreux pays européens. En outre, la propagande ultramontaine des années 1870-1880 traversant les frontières annonce, d'une certaine manière, la « ferveur missionnaire », si on peut l'exprimer ainsi, des socialistes flamands cherchant à exporter leur credo aux Pays-Bas et dans le Nord de la France.

Un autre exemple, celui de la médecine tropicale liée à l'impérialisme européen, atteste que de nombreux échanges transfrontaliers s'établirent dans les colonies entre médecins allemands, belges et français, confortant des sentiments d'appartenance plus larges qu'envers la nation, comme l'est, par exemple, l'attachement à la communauté scientifique.

Enfin, la rénovation ou la constitution de disciplines académiques « nationales », que sont respectivement l'histoire et la sociologie, révèle, d'un côté, l'impact d'une certaine « sociabilité » transnationale, incarnée notamment dans les Congrès internationaux des sciences historiques et, de l'autre, les stratégies où l'internationalisme est utilisé comme levier dans l'espace national pour la mise en avant d'une personne, d'une filière, etc.

À l'inverse, d'autres objets, de « nature » transnationale, sont travaillés par des caractères nationaux. On pense, bien sûr, aux expositions universelles, véritables vitrines ethno-culturelles mettant en valeur les spécificités à la fois régionales et nationales des différents pays. On peut citer aussi les projets utopistes d'Eijkman et d'Otlet, promoteurs d'un internationalisme scientifique aux aspirations universalistes et pacifistes, activant une propagande nationale en faveur de l'installation d'une Cité mondiale dans leur pays : le choix de La Haye concurrence, dès lors, celui de Tervuren. Dans le contexte d'après-guerre, cette « lutte » de ville contre ville opposera Genève et Bruxelles comme siège de la SDN.

Les fédérations internationales entrent également dans ce cadre : tels les mouvements des femmes ou les fédérations des libres-penseurs et francs-maçons. L'organisation de ces mouvements aux aspirations pacifistes et universalistes n'en reste pas moins organisée sur des bases nationales. À cet ancrage s'ajoutent des différences idéologiques liées à l'histoire (religieuse) de chaque pays, comme dans le cas des organisations franc-maçonnes, dont les loges allemandes, anglo-américaines et scandinaves étaient plus conservatrices et proches de l'Eglise que les loges et françaises, laïques et progressistes. Toutefois, il existe des institutions internationales regroupant des experts indépendants comme l'*Association internationale de politique sociale* (1925) issue de trois associations créées autour de 1900 : l'*Association internationale pour la protection légale des travailleurs*, l'*Association internationale pour la lutte contre le chômage* et l'*Association internationale des assurances sociales*.

Cette fresque, hâtive et sommaire, suggère que le « transnationalisme » relève de l'initiative particulière d'individus plutôt que des États, ce qui en soi n'est pas étonnant dans cette période d'affirmation nationale. Il comporte de nombreuses facettes, étudiées ici dans les domaines culturels et sociaux, et non pas comme épiphénomène de la globalisation économique. Il est lié à des motivations diverses, les unes authentiquement internationalistes, les autres servant le positionnement (inter)national, qui de sa discipline, qui de son institution, qui de son pays. L'internationalisme - terme en usage à l'époque - a également une géographie : il est attaché à des villes, sièges de fédérations comme Bruxelles, Gand, La Haye ou Genève, à des lieux « durables » telles que les universités animées par la mobilité des étudiants, des professeurs et des savoirs ainsi qu'à des lieux « éphémères » que sont les expositions universelles.

L'étude du transnational, réalisée ici, ne doit cependant pas tomber dans le piège du surinvestissement du « trans- » par rapport au « national ». En effet, les liens transfrontaliers qui se multiplient en ce tournant de siècle, notamment grâce aux moyens de communication, restent fragiles : la plupart du temps, ils sont liés à des individus comme Otlet, Lafontaine, Pirenne, Waxweiler, et à des réseaux personnels, idéologiques, politiques et/ou scientifiques. Il s'agit donc principalement de formes non encore institutionnalisées au plan international. Les analyses de cas proposées ici montrent, de surcroît, combien la dimension nationale reste présente dans la dimension voulue ou reconnue comme internationale par les acteurs de

l'époque. Enfin, la question plus politique de l'impérialisme, liée à l'idée d'hégémonie dans le monde, ne peut être éludée dans le traitement des thématiques culturelles abordées.

Quant à l'incidence de la première guerre mondiale sur ces évolutions, elle sera appréhendée par la mise en contraste entre la période qui la précède et celle qui la suit, contribuant ainsi à définir les différences entre les internationalismes belges et européens à la Belle époque et entre les deux guerres. Se pose, dès lors, la question de l'impact de la première guerre plutôt que celle de la guerre comme césure entre un monde « ancien » et un monde « nouveau »....